

1934



...huit, écrivain célèbre, elle se promène sur la plage de Copacabana. Des admiratrices blanches se précipitent pour la s...

# Carolina



La séance de signature. Son livre a tiré à cent mille.

(Suite de la page 32.)

« Je n'aime pas mon état spirituel. Je n'aime pas mon état inquiet. Le tzigane me trouble. Mais je vais dominer cette sympathie. J'ai déjà remarqué que, quand il me voit, il devient joyeux. Et moi aussi. J'ai l'impression que je suis comme une chaussure qui a rencontré l'autre chaussure de la paire. »

Entre-temps, il advient qu'on mange. Le 15 janvier, Carolina exulte :

« Aujourd'hui, je suis contente. J'ai gagné de l'argent. 300 cruzeiros. Je vais acheter de la viande. Quand le pauvre mange de la viande, il rit aux anges. »

Mais le tzigane est revenu dans la cabane. Ce n'était plus un ange, et on ne lui a pas ri. Il faut qu'il reparte. Et quand il est parti, sous sa lampe à pétrole, Carolina se confie à son cahier quotidien :

« Je ne me suis pas endormie parce que j'étais super-énervée. Je suis décidée : quand le tzigane reviendra, je le présenterai à madame la Loi. » On dit que les tziganes ne peuvent pas rester en place, mais madame la Loi le fera stationner un bout de temps derrière les barreaux. Il m'a promis de m'apporter un cadeau. Et moi, je promets de lui en faire un : le cachot. »

Le tzigane n'est pas revenu, sans doute retenu par un salutaire pressentiment. Mais la vie n'en est pas meilleure à la favela. Le 2 mai, c'est le printemps et pourtant : « J'ai pensé à Senhor Tomas qui s'est suicidé. Mais si les pauvres du Brésil décidaient de se suicider parce qu'ils ont faim, il ne resterait plus grand monde. »

## LE JOURNAL DE CAROLINA : VINGT-SIX CARNETS

Le 5 mai -- événement qui fait accourir tout le petit monde de la favela --, Carolina décide le sacrifice de l'animal merveilleux que, depuis six mois, au mépris de l'envie, elle élevait devant sa porte, se privant et privant ses enfants pour l'amener à un poids raisonnable : le cochon. Les enfants étaient témoins de cette exécution. Ils pressent de questions la maman noire :

-- « Tiens ! On dirait une personne morte, observe Joao, l'aîné. »

-- Il a sûrement été un homme avant, s'écrie Carlos.

Toute la favela menaçait d'envahir la « maison » de Carolina.

Je me suis dit : « Et s'ils envahissent la cour ? ». J'ai fixé les planches de la baraque qui sont pourries. Je jure que j'ai eu peur des Favelados. »

Il y a eu une fête à la favela de Canindé. Des hommes et des femmes en chaussures se sont aventurés dans le dédale des baraquements qui ne tiennent qu'en s'appuyant les uns aux autres. Non seulement des curieux, mais aussi des officiels, arrivés dans ces longues voitures américaines qui ne font envie à personne puisqu'elles ne sont pas de ce monde. On inaugure, en petite pompe, le terrain de jeux de la favela. En vérité, il

(Suite page 40.)

# Carolina



Pour fêter le succès, belle robe, bijoux et fleurs.

(Suite de la page 36.) n'y a qu'un jeu, ce sont des balançoires : beaucoup de balançoires. Les représentants de la préfecture et de la mairie s'efforcent de sourire mais on voit qu'ils sont furieux. Les belles escarpolettes qu'ils ont fait édifier pour la distraction des enfants, sont occupées par des adultes et des vieillards, qui pour rien au monde n'abandonneraient leur place, trop heureux de narguer les autorités qui ne leur ont donné ni l'eau, ni le pain, ni l'électricité.

Audalio Dantas, le reporter du journal « Folhas de São Paulo » s'est approché. Carolina est au premier plan, qui s'indigne :

— « Regardez senhor ! c'est le genre d'animaux avec lesquels je suis obligée de vivre. Je vais tous les mettre dans mon journal.

— Vous avez un journal, vous ? s'étonne Dantas en considérant la pauvre femme en haillons aux jambes noires décharnées, au regard brûlant de fièvre sous le madras qui souligne encore davantage la maigreur du visage.

— C'est un journal que je tiens, venez dans ma baraque et vous verrez mes carnets. »

Il y a vingt-six carnets, Dantas emporte les quinze premiers. Le lendemain, sur deux colonnes, le « Folhas de São Paulo » publie les premiers extraits des mémoires de Carolina de Jésus.

## FEROCE DEDICACE POUR M. LE SENATEUR

Dans les gratte-ciel aux péristyles de marbre où résident les exportateurs de café, comme dans les villas luxueuses de la périphérie, ou tout simplement dans les rues avec de vraies maisons qui enserrant les favelas comme pour les parguer, ce fut partout ce matin-là la même stupeur : Qu'est-ce que ce monde si proche et si lointain, qu'est-ce que cet enfer et qui donc est cet ange noir qui s'écrie :

« Celui qui naît et supporte la vie jusqu'à la mort, doit être considéré comme un héros. »

Dantas connaît toutes les misères du Brésil, misères à l'échelle d'une nation plus vaste que les États-Unis. Mais il n'a jamais lu ni entendu une plainte aussi déchirante. Serrant comme un trésor les pauvres cahiers de Carolina, il tire les sonnettes des éditeurs saopauliens. Le cinquième est le bon. La première édition est tirée à 10 000, ce qui ne s'est encore jamais vu même pour Jorge Amado, le plus grand écrivain brésilien. Le jour de la sortie du livre (220 pages), Carolina habillée de neuf, chaussée comme une vraie dame, signe de ses doigts gonflés au bout de ses grands bras maigres, le douloureux roman de la faim dans les favelas. Elle signe comme jamais auteur n'a encore signé. Six cents exemplaires dans l'après-midi. Elle aurait même pu dépasser ce chiffre record si elle ne s'arrêtait pas tout le temps pour poser des questions aux acheteurs. Elle leur demande dans quel quartier ils habitent, s'ils sont heu-

(Suite page 43.)

# Carolina



A Rio, avec ses enfants.

(Suite de la page 40.)

reux, s'ils aiment leurs enfants.

Quand c'est le tour est « le peuple av

tous les lecteurs du

« J'espère que vous

ont besoin et que

poches tous les imp

Les dix mille premi

une semaine dans

maine suivante, un

exemplaires irrigue

mille y sont mainte

feront raser la fav

neuf. Mais cela pe

devenue célèbre, es

« Voilà Dona Caro

noblesse. Elle a ga

sur nous, elle va no

ELLE DEMENAGE

Une femme noire

son fils, dont le vis

Huit jours plus tar

aller habiter une n

bains, gaz et élect

Carolina doit faire

lui pardonnera jam

« J'en ai assez de

Elle veut tout sa

patte de poulets g

Les voisins se couc

pêcher de partir. L

à démarrer, une pl

s'abattit sur le char

Le départ est lent

gloire et aux honn

A Rio, la capitale

être traduite en tra

blie sous le titre «

veut voir, que cha

une princesse au l

registre elle signe

appartement donne

chambres, les enf

jouent avec les com

avec le rouleau de

chaussures par la

lina de Jésus qui

blanc ! Ne barbote

On laisse entendre

faut me laisser le

mon prochain livre

j'aurai besoin de b

# Carolina



A Rio, avec ses enfants, visite aux pauvres du bidonville.

(Suite de la page 40.)

reux, s'ils aiment leur femme, s'ils ne maudissent pas leurs enfants.

Quand c'est le tour d'un sénateur, dont le programme est « le peuple avant tout », les flashes fixent pour tous les lecteurs du pays la longue dédicace :

« J'espère que vous donnerez aux pauvres ce dont ils ont besoin et que vous cesserez de mettre dans vos poches tous les impôts perçus. Bien sincèrement. »

Les dix mille premiers exemplaires ont été vendus en une semaine dans la seule ville de Sao Paulo. La semaine suivante, une seconde édition de vingt mille exemplaires irrigue toutes les villes du Brésil. Les cent mille y sont maintenant dépassés. Les autorités, émues, feront raser la favela pour y construire un quartier neuf. Mais cela personne ne le sait encore. Carolina, devenue célèbre, est très mal accueillie à son retour :

« Voilà Dona Carolina... Voilà que Madame est de la noblesse. Elle a gagné beaucoup d'argent en écrivant sur nous, elle va nous quitter sans le partager. »

## ELLE DEMENAGE SOUS UNE PLUIE DE TOMATES

Une femme noire lance une pierre sur le petit José, son fils, dont le visage est couvert de sang.

Huit jours plus tard, lorsque l'auteur déménage pour aller habiter une maison de cinq pièces avec salle de bains, gaz et électricité et la « fontaine » sur l'évier, Carolina doit faire face à la foule menaçante qui ne lui pardonnera jamais d'avoir écrit :

« J'en ai assez de toutes ces commères de la favela. Elle veulent tout savoir. Leurs langues sont comme des pattes de poulets grattant tout dans les immondices. »

Les voisins se couchaient devant le camion pour l'empêcher de partir. Lorsque le chauffeur se risqua enfin à démarrer, une pluie de tomates pourries et d'ordures s'abattit sur le chargement de l'incomprise.

Le départ est lent mais bien vite c'est la course à la gloire et aux honneurs.

A Rio, la capitale, Carolina de Jésus dont l'œuvre va être traduite en treize langues (en France, Stock la publie sous le titre « le Dépotoir »), celle que tout le monde veut voir, que chacun veut toucher, est reçue comme une princesse au Palace Hotel de Copacabana. Sur le registre elle signe : « Célibataire, trois enfants. » Son appartement donne sur une piscine de rêve. Dans leurs chambres, les enfants se débainent, sautent de lit en lit, jouent avec les commutateurs, bouchent les water-closets avec le rouleau de papier. Vera surtout, qui jette ses chaussures par la fenêtre. A ce moment apparaît Carolina de Jésus qui se met à hurler : « Hé ! homme blanc ! Ne barbote pas les chaussures de ma fille ! » On laisse entendre à la vedette qu'elle a gaffé : « Il faut me laisser le temps de m'habituer, dit-elle. Dans mon prochain livre, je parlerai des hommes riches. Mais j'aurai besoin de beaucoup de documentation. »

Robert Collin.



Uma escritora cotidiana do mundo, história contada que sucederam-se com a criação de Carolina não é E a mesma, países sendo reconções e saudades de Maria de Jesus, p agitação, por sua descejosas de saber depois de reconbr "Sim, eles me mais" — foram est Carolina tamte "Pedagogia de Um livro palpitar quase que primiti Carolina tra vero acompanhada Eduardo de Oliveira Não perdes "Capitais" os seus